

Premier film coup de poing sur un internat ukrainien pour jeunes sourds et muets.

■ L'avis du Figaro: ●●●○

C'est la règle. Impossible, quand on débarque dans cet internat ukrainien, d'échapper au bizutage. L'établissement est spécialisé. Il n'y a que des sourds-muets. Cela n'empêche pas la violence. Elle régit les rapports. Le nouveau venu apprend vite. C'est une question de survie. Il n'en mène pas large. À la fin des cours, la sonnerie est remplacée par une lampe qui clignote au-dessus de la porte. On n'entend pas un mot dans *The Tribe*. Les sous-titres sont absents. Bizarrement, rien n'est incompréhensible dans cet opéra de gestes. Les grimaces, les mouvements sont d'une éloquence implacable. Ces collégiens d'un genre un peu particulier ne reculent devant aucun forfait. Le racket appartient au quotidien. Le proxénétisme constitue le b.-a.-ba. Il y a une brune et une blonde. L'innocence a quitté leur regard depuis des siècles. Le soir, elles se prostituent sur des parkings avec des routiers.

Le romantisme, quelle plaisanterie!

Elles se changent à l'arrière d'une camionnette, troquent leurs anoraks contre des bas résille, se barbouillent les lèvres de rouge. Le jeune héros tombe amoureux de la blonde. C'est une erreur. Elle est d'accord pour passer à l'acte, mais refuse de se laisser embrasser. C'est le métier qui veut ça. Qu'il s'estime déjà heureux de ne pas payer. Ils couchent ensemble à même le sol, dans une chaufferie. Le romantisme, quelle plaisanterie! Dans ces moments-là, ils émettent les mêmes gémissements que tout le monde. La fille rêve de partir pour l'Italie. Il lui faut un passe-

port. Tout ça parce qu'un type a rapporté de là-bas de la grappa et des tee-shirts aux couleurs du pays. Évidemment, cela suppose attente, pots-de-vin, compromission. On pénètre par effraction dans cette cage aux fauves. Le handicap décuple leur rage, pousse ces bêtes féroces à se préparer aux bagarres comme à des combats de gladiateurs. Les demoiselles ne sont pas en reste. Tout cela se déroule dans des paysages d'après-bombardements, devant des façades aux vitres cassées, sur des terrains vagues où l'on se dit que l'herbe ne repoussera jamais plus. La brutalité coule de source dans ces chemins boueux, ces hangars en ruines. L'adolescence est une zone de guerre. On parle avec les poings. La loi s'écrit dans le sang. La catastrophe menace de partout. On assiste à un avortement en temps réel. Cela glace les veines. La patiente ne peut pousser que des râles muets. Son visage se tord, éperdu de douleur. Ces futurs hommes ne reculent devant aucun forfait. La morale ne figure apparemment pas au programme des matières enseignées dans les classes. Alors ils grandissent dans l'indifférence des dieux, vivent au hasard des nuits, vêtus de survêtements à cagoule. Ils ont l'air de revenants, qui hantent une contrée de cauchemar. Ce sont des tempéraments survoltés, inflammables. On a l'impression que l'enfance leur a été interdite. Il est trop tard pour réparer. L'espoir les a abandonnés. Le film a la force, la maîtrise d'un Kubrick. Il laisse dans le ciel une trace noire. C'est du cinéma pur, quelque chose d'unique. Les images sautent à la gorge. On n'en avait encore jamais vu de pareilles. Cela fait un choc. Ce silence peuplé de grognements résonne comme un cri infini. ■

Éric Neuhoff